

Le parcours de la femme normale et l'anormalité de la femme virile

Céline Huyghebaert

L'homme représente aujourd'hui le positif et le neutre, c'est-à-dire le mâle et l'être humain, tandis que la femme est seulement le négatif, la femelle. Chaque fois qu'elle se conduit en être humain, on déclare donc qu'elle s'identifie au mâle. [...] C'est mal poser la question que de demander pourquoi elle refuse [les limitations imposées par son sexe] : le problème est plutôt de comprendre pourquoi elle les accepte.

Simone de Beauvoir, Le deuxième sexe II, Folios essais, Gallimard, pp 197-199

Dans son discours sur la féminité¹, Freud revient sur les diverses théories qu'il a élaborées par le passé pour dresser un parcours de la sexualité féminine, depuis la période préoedipienne jusqu'à la mère. Pour Freud, la période préoedipienne de l'enfance est asexuée – c'est-à-dire masculine. Durant cette période, le petit garçon comme la petite fille ont un attachement actif à la mère. Au stade phallique, la petite fille a également une masturbation active : elle se sert de son clitoris comme le petit garçon de son pénis et ignore l'existence de son vagin. En résumé, selon Freud, tous les enfants pensent que les êtres humains ont un pénis. C'est à l'œdipe que les enfants découvrent la différence homme/femme, et donc que la construction sexuelle et identitaire de la femme diffère. Le petit garçon découvre que la petite fille est castrée et vit sous la menace de cette possible castration. Quant à la petite fille, la découverte de « son manque » fait voler en éclat son narcissisme. Elle se découvre lésée, châtrée, et réalise que l'homme a été mieux servi qu'elle par la nature. Dès lors, « l'envie du pénis s'empare d'elle, envie qui laissera dans son évolution, dans la formation de son caractère, des traces ineffaçables². » Elle ressent une hostilité envers la mère privée de phallus, non seulement car elle lui renvoie l'image de sa propre mutilation, mais aussi parce qu'elle l'en rend responsable. Pour résoudre son « complexe de castration », la petite fille se voit alors contrainte « de changer et de zone érogène et d'objet [pour évoluer...] de la phase *virile* vers la phase féminine à laquelle

¹ Freud, la féminité, dans Nouvelles conférences sur la psychanalyse, Gallimard, Idées.

² Freud, la féminité » cité par Irigaray, Luce, p. 53

elle est *biologiquement destinée*³. » En d'autres termes, pour devenir une femme normale, la petite fille doit admettre son infériorité naturelle, qui implique plusieurs déplacements. Elle doit transférer ses intérêts sexuels de la mère au père : elle attend, passivement, de lui un phallus puis un enfant – pénis de substitution selon Freud – et attendra de l'homme qu'elle aime ce phallus et cet enfant aussi, si possible un garçon. Elle dépasse ainsi ses ressentiments pour sa mère en s'identifiant à elle. Elle doit également abandonner son plaisir actif avec son clitoris, puisqu'il est insatisfaisant et inférieur au pénis de l'homme, pour passer au plaisir passif avec le vagin dont la sensibilité s'éveillera à la puberté.

L'aboutissement de la voie vers la féminité normale implique que la femme reconnaisse sa castration. Cette acceptation est périlleuse et la femme est menacée à tous moments de tomber dans la voie névrotique : la femme ayant admis qu'elle était castrée continue néanmoins de vouloir un pénis. Elle tente tant bien que mal de refouler son envie mais elle peut à tout moment tomber dans la frigidité, l'inhibition et la haine des femmes et de la condition féminine.

L'œdipe de la fille est seulement la phase pendant laquelle la femme acquiert les qualités grâce auxquelles elle pourra plus tard exercer sa fonction sexuelle et assurer son rôle social. Si elle parvient à surmonter toutes ces épreuves, la femme aura remporté sa... féminité. Un savant cocktail en cinq points :

- Le masochisme : la femme doit refouler son agressivité et ses pulsions contre elle, contrairement à l'homme qui garde ses pulsions actives;
- La passivité : elle reçoit le pénis;
- La vanité : pour compenser son manque de pénis et d'estime d'elle-même;
- La jalousie : l'envie du pénis, omniprésente;
- Un sens limite de la justice : sentiment d'injustice, surmoi peu développé et jalousie l'empêchant d'avoir une juste vision des choses.

Impressionnant parcours, digne d'une épopée homérique et dont le Saint-Graal allie dépression, inhibition, jalousie et envie et perte d'estime de soi que la femme devra

³ Freud, la féminité, cité dans Irigaray, Luce, p32.

compenser en se passionnant pour elle-même, pour ses grâces, son corps et par une demande d'admiration sans borne de la part des hommes.

Si elle n'admet pas son incomplétude, elle se condamne à l'anormalité : le « complexe de masculinité. » En effet, la petite fille qui refuse de reconnaître la réalité de sa castration reste enfermée dans sa phase préoedipienne masculine. « La fille fantasme qu'elle est malgré tout un homme; « avec une assurance insolente », elle continue à ne pas « déborder » de sa masculinité menacée et conserve « l'espoir de recevoir encore une fois un pénis⁴. » Le portrait qu'en dresse Freud est teinté d'exaspération : elle *s'obstine* dans l'activité masturbatoire clitoridienne. *Entêtée, Insolente*, elle refuse de s'incliner, de se mépriser, de se sentir humiliée et de reconnaître son infériorité. Elle s'identifie à une « mère phallique » ou au père. Elle devient alors un *garçon manqué*, a des activités normalement caractéristiques des hommes, a une libido active (il ne faut pas oublier que, pour Freud, la libido est, par nature, masculine!) et *tombe* le plus souvent dans la bisexualité ou l'homosexualité. Mais, nuance, pour Freud, la femme virile n'est pas un homme. Elle imite l'homme, elle exagère les qualités masculines et son complexe de virilité n'est pas « une activité et une libido (« masculine ») mais le refus de toute activité et nature féminine⁵ ». Un aveuglement donc. Une surcompensation virile pour camoufler sa féminité.

Pour résumer, le discours de Freud définit la femme comme un homme castré, qui rêve de redevenir un homme et doit renoncer, pour être féminine – donc normale et heureuse? – à cette envie. Et de conclure par une invitation à s'interroger, encore et encore, sur cette « énigme féminine » : « Si vous voulez en apprendre d'avantage sur la féminité, interrogez votre expérience personnelle – vous, hommes – et adressez-vous aux poètes ou bien attendez que la science soit en état de vous donner des renseignements plus approfondis et coordonnés⁶. » Quant à interroger les femmes, sûrement les mieux placées pour dire qui elles sont, Freud ne semble pas l'envisager une seule fois. Il serait

⁴ Freud cité par Kofman, Sarah, L'énigme de la femme, p. 225.

⁵ Freud cité par Kofman, Sarah, p.229.

⁶ Freud, De la féminité, conclusion de sa conférence, cité dans Irigaray, Luce, 170.

présomptueux, pour nous femmes, si l'on en croit le discours freudien, de nous sentir à la hauteur d'une analyse rationnelle sur notre identité.